

REDÉCOUVRIR GIFFORD PINCHOT (1865-1946)

CHRISTIAN BARTHOD

Gifford Pinchot est le fondateur de l'US Forest Service, en même temps que l'homme qui a introduit le métier de forestier aux États-Unis, après avoir étudié la sylviculture en Europe, et notamment à Nancy. Dans l'histoire des idées, il est le père de la « conservation » et un des premiers penseurs de la foresterie multi-usages, aux lointaines origines de la foresterie multifonctionnelle moderne. Il est aujourd'hui considéré comme un des précurseurs du concept de « développement durable ». Après une période d'éclipse, il est redevenu une source d'inspiration pour des mouvements très divers aux États-Unis, aussi bien militant pour la protection de la nature que privilégiant nettement l'exploitation rationnelle et intensive des ressources naturelles. La *Revue forestière française* ne lui avait consacré qu'une note de quelques pages (Bourgenot, 1966), à un moment où l'ampleur et la complexité de sa pensée n'étaient pas encore parfaitement perçues. Beaucoup plus récemment, un article de notre revue consacré aux débats sur le développement durable et la gestion durable a donné une large place à la pensée de Pinchot (Le Tacon, 2012).

LES ORIGINES

L'arrière-grand-père paternel de Gifford Pinchot, Constantin, était un commerçant picard, maire « napoléonien » de Breteuil-sur-Noye (Oise), immigré aux États-Unis en 1816, qui se fixa dans la région de Milford (Pennsylvanie, dans l'arrière-pays de New York), dans une zone connue comme le « French lot », rejoignant ainsi des parents éloignés, originaires du territoire actuel de la Belgique, établis là peu avant la guerre d'indépendance (1775-1783). Son grand-père, Cyrille, fit fortune en se partageant entre la mercerie, l'agriculture et l'exploitation forestière minière de la région de Milford, envoyant les bois par flottage sur la rivière Delaware jusqu'à Philadelphie, et revendant les terrains déboisés aux agriculteurs.

L'entreprise familiale étant confrontée à la raréfaction des bois, son père, James (1831-1908), se reconvertit à New York dans l'importation et le commerce de papiers peints anglais et français, activité qui le fit beaucoup voyager en Europe, et lui permit de se retirer des affaires dès 1875, fortune faite. En 1864, il avait épousé Mary Jane Eno (1838-1914), une des plus riches héritières de New York. Gifford Pinchot naquit le 11 août 1865 à Simsbury (Connecticut), la résidence d'été de ses parents. Il eut un frère, Amos (juriste et homme d'affaires, philanthrope et activiste politique) et une sœur, Antoinette (mariée à un aristocrate anglais, ambassadeur et homme politique).

Au début des années 1870, il vécut trois années en Europe, notamment à Paris et à Nice où il devint parfaitement francophone. Il revint ultérieurement en Angleterre, puis sur le continent à l'âge de 15 ans. Passionné par la vie au grand air, par la pêche à la ligne et par les insectes, il eut une jeunesse privilégiée et resta toute sa vie très proche de ses parents. Sa mère, dotée d'une très

forte personnalité et d'une combativité à toute épreuve dont il hérita, lui fit découvrir le protestantisme social à l'occasion d'un séjour en Angleterre, et resta toute sa vie sa confidente dans sa vie spirituelle intime. Son père, philanthrope et ami de nombreuses personnalités politiques, artistiques et philosophiques⁽¹⁾, se passionnait pour les forêts et militait en faveur d'une exploitation rationnelle qui rompt avec le modèle qu'il avait vu à l'œuvre⁽²⁾. Il était fasciné par Colbert, Palissy et les peintres de l'Hudson River School⁽³⁾ et fut un temps vice-président de l'American Forestry Association⁽⁴⁾.

En 1879, lors d'une longue excursion en famille dans les montagnes des Adirondacks⁽⁵⁾, le jeune Gifford vécut, au contact de la « wilderness », une expérience émotionnelle intense dont il écrivit, longtemps après, qu'elle fut déterminante dans l'orientation de sa vie. Durant l'hiver 1883-1884, des problèmes de santé conduisirent Gifford à un séjour de trois mois dans cette même région des Adirondacks, zone à laquelle il resta attaché et où il revint ultérieurement expérimenter la sylviculture de l'Épicéa⁽⁶⁾, puis se mobiliser pour sa protection au début des années 1910⁽⁷⁾.

LA FORMATION EN EUROPE (1889-1890) ET SES ENSEIGNEMENTS MAJEURS

Diplômé de l'université Yale⁽⁸⁾ en 1889, il partit en Europe étudier la foresterie, sur l'invitation de son père, avec l'intention d'en faire son métier, situation qui n'existait alors pas aux États-Unis. Il alla à Bonn demander son aide à sir Dietrich Brandis⁽⁹⁾ (1824-1907), forestier allemand, ancien inspecteur général des forêts des Indes de 1864 à 1883, qui lui conseilla notamment d'aller étudier à l'École nationale des Eaux et Forêts, à Nancy, où lui-même avait fait une partie de ses études, en plus des universités de Copenhague, Bonn et Göttingen.

S'il dit avoir généralement apprécié les enseignants de Nancy, et tout particulièrement les cours de sylviculture de Boppe, il ne cacha pas son mépris de ses condisciples, considérés à deux exceptions près comme plus intéressés par faire la fête que par les études. Il apprit l'allemand pour pouvoir suivre une grande tournée forestière organisée par Brandis pour des étudiants anglais, et fit par ailleurs des voyages d'étude en Autriche et en Suisse (canton de Zurich). Jeune homme pressé et anxieux d'être le premier à introduire la foresterie en Amérique, il mit fin prématurément à sa formation, estimant en avoir appris assez, et décida de retourner aux États-Unis à la fin de 1890, après 13 mois d'apprentissage intensif.

(1) À Milford, les parents de Gifford Pinchot fréquentent notamment Charles Sanders Pierce (1839-1914), scientifique, logicien, sémiologue et philosophe, fondateur du courant pragmatiste, conçu comme une méthode pour la clarification des idées, s'appuyant sur l'utilisation de méthodes scientifiques pour résoudre des problèmes philosophiques. Gifford resta en relation épistolaire avec ses enfants. (2) Pinchot rendra un hommage public appuyé à l'engagement constant de son père : « Mon père, par son esprit d'anticipation et sa ténacité, fut responsable, en dernière analyse, d'avoir importé la foresterie sur ce continent. Cela étant établi, c'est à juste titre qu'il est appelé le Père de la foresterie en Amérique ». Par ailleurs, il est assez étonnant de voir le niveau d'activisme pérenne de cette famille unie, autour de la mission incarnée par Gifford, vécue à la fois comme une ambition de carrière et une grande cause.

(3) L'Hudson River School regroupe plusieurs peintres américains qui travaillèrent des années 1820 aux années 1870. Les artistes de l'Hudson River School pensaient que la Nature était la manifestation de la puissance et de la bonté divine. Les paysages encore vierges des États-Unis étaient comparés au Paradis originel.

(4) En 1876, il emmena son fils âgé de 11 ans à une réunion du Congrès national forestier, à Cape May, dans le New-Jersey.

(5) Massif cristallin dans le nord-est de l'État de New York, situé dans le prolongement des montagnes Appalaches.

(6) Cf. son ouvrage forestier : *The Adirondack spruce*, 1898. Il s'agit essentiellement de *Picea rubens* (red spruce), appelé *Picea rubra* dans ce livre.

(7) Ce fut son premier contact avec le jeune sénateur de l'État de New York, Franklin Delano Roosevelt, fraîchement élu président du comité sénatorial en charge des forêts, de la pêche et de la chasse. Le jeune sénateur lui demanda une conférence, et fit donner des suites législatives concrètes à son rapport qui préconisait notamment d'inscrire dans la constitution de l'État le « principe de la foresterie scientifique ». Tous les échanges écrits entre G. Pinchot et F.D. Roosevelt mentionnés dans le présent article ont été publiés par Edgar B. Nixon, dans *Franklin D. Roosevelt and Conservation, 1911-1945* (volumes 1 et 2), cité dans la bibliographie.

(8) Il y suivit durant 4 ans des cours de géologie, de botanique, de météorologie et d'astronomie, tout en lisant tout ce qu'il trouva sur la foresterie, mais il estima *a posteriori* que les études n'avaient pas occupé plus de la moitié de son temps, le reste étant consacré au sport, à l'écriture et aux activités religieuses.

(9) Qui fut son véritable mentor forestier et avec qui Pinchot resta en lien épistolaire jusqu'à sa mort. Il est assez difficile de dire ce que Pinchot a vraiment retenu de son passage à Nancy.

La vie de Gifford Pinchot en résumé

1865 : naissance de Gifford Pinchot

1889 : diplôme de l'université Yale

1889-1890 : formation forestière en Europe (13 mois)

1892-1897 : gestionnaire forestier salarié, puis consultant installé à son propre compte

1896 : membre de la commission *ad hoc* de l'Académie nationale des sciences sur la forêt, rencontre avec John Muir

1897 : conseiller spécial du département de l'Intérieur pour la forêt

1898 : chef du bureau des forêts du département de l'Intérieur

1905 : chef de l'US Forest service nouvellement créé

1907 : conférence des gouverneurs des États américains, médiatisant l'approche de la « conservation »

1909-1911 : conflit public avec Ballinger, secrétaire d'État à l'Intérieur

1910 : renvoi de Pinchot par le président Taft

1920-1922 : chef du département des forêts, puis du nouveau département des forêts et des eaux de Pennsylvanie

1923-1927 : premier mandat de gouverneur de l'État de Pennsylvanie

1930 : la Lettre aux forestiers

1931-1935 : second mandat de gouverneur de l'État de Pennsylvanie

1933 : proposition d'un Programme forestier, adressée au président F.D. Roosevelt

1940 : proposition d'une conférence internationale sur la *conservation comme fondement d'une paix permanente*

1946 : décès d'une leucémie

1947 : publication de son ouvrage posthume *Breaking new Ground*

1949 : conférence scientifique des Nations unies sur la conservation et l'utilisation des ressources naturelles, avec un hommage posthume à Gifford Pinchot

À la fin de son séjour, Pinchot partageait trois convictions des forestiers européens de son époque :

- la sylviculture, la culture de la forêt, est avant tout une culture d'arbres, certes un peu différente des cultures agricoles, car protectrice des sols et des ressources en eau, mais une culture néanmoins. Durant toutes ses batailles devant l'opinion publique américaine en faveur de la conservation, Pinchot utilisa abondamment l'image du « tree farming », jusqu'à sembler donner à la gestion de la forêt l'image très réductrice d'une récolte d'arbres ;

- la sylviculture peut être une activité économique rentable, fondée sur des bases scientifiques, justifiant par là-même d'être une alternative économique raisonnable à une exploitation irraisonnée de ressources naturelles dont un nombre croissant d'Américains commençaient à prendre conscience qu'elles étaient finies ;

— la sylviculture était la mission d'intérêt public des forestiers pour répondre à la « faim de bois » de la nation.

Par contre, Pinchot prit très nettement ses distances vis-à-vis des écoles forestières allemande, française et britannique, perçues comme agissant dans un contexte autocratique très différent du contexte américain. Récapitulatif, dans *Breaking new Ground* (publié en 1947), ses idées à la fin de son séjour européen, Pinchot insiste sur deux points :

— « *Sir Brandis ne laissa jamais oublier à ses étudiants une grande vérité que les forestiers allemands n'ont jamais réussi à saisir, à savoir que, sur le long terme, la foresterie ne peut jamais gagner la partie à moins que les gens qui vivent dans ou à côté de la forêt n'adhèrent à cette idée et ne la combattent pas.* » (traduction de l'auteur) ;

— « *Mais l'Amérique n'était pas une autocratie. Ce qui se passa en Amérique ne découla pas du fait que quelqu'un se mit à dire ce qu'il fallait faire. Ce fut la pression de l'opinion publique, généralisée et se mettant lentement en mouvement. Le seul homme qui entrevit très bien ce qui allait se passer était le seul homme qui comprenait comment les choses se passent dans une démocratie, à savoir le Forstmeister [suisse] Meister.* » (traduction de l'auteur).

En finissant quasiment son dernier chapitre européen par la description des qualités d'Ulrich Meister⁽¹⁰⁾ (avec lequel il passa un mois), il est difficile de ne pas penser au programme de travail que Pinchot révélait ainsi : « *une grande expérience forestière pratique de terrain, un bon sens économique, une forte proximité avec l'opinion publique, et une bonne compréhension de la manière et des raisons dont les choses se passent dans un gouvernement et dans la vie politique au sein d'une démocratie* ».



Photo 1 Gifford Pinchot à son bureau

Crédit : US Forest Service

(10) Dont il note, sans doute pas par hasard que, à côté de sa responsabilité de gestionnaire de la forêt de Sihlwald, une des forêts européennes les plus connues pour sa gestion exemplaire et multiséculaire, il était également chef d'un parti politique, à la tête du plus grand quotidien suisse, impliqué dans la vie cantonale et fédérale, responsable d'une association de pêcheurs à la ligne éditant un journal, brigadier général de l'armée suisse, et écrivain.

L'ŒUVRE FORESTIÈRE

À son retour d'Europe, Gifford Pinchot déclina la proposition de son grand-père maternel de reprendre ses affaires, et put se consacrer à la foresterie sans souci d'argent, la fortune familiale étant gérée par son frère Amos, dont il était très proche. Quinze jours après son arrivée, il délivrait déjà une conférence sur les administrations forestières à l'étranger devant l'association des économistes américains et l'association des forestiers américains.

Après avoir envisagé brièvement une situation de conseiller non rémunéré de la division forestière du département de l'Agriculture, il mena une expertise des propriétés forestières d'une grande société en Arizona et Californie, et fut alors marqué par les immensités sauvages du grand ouest américain. En 1892, il fut employé par le millionnaire Vanderbilt, une relation de son père, pour élaborer et mettre en œuvre un plan de gestion forestière sur sa propriété de Biltmore (Caroline du Nord), expérience innovante qu'il sut largement médiatiser par un livre⁽¹¹⁾. Il s'établit à son propre compte fin 1893, comme consultant forestier. Durant quatre ans, il travailla sur des plans de gestion avec son ami Henry Graves⁽¹²⁾, notamment dans les Adirondacks, et écrivit des articles qui le firent remarquer.

En 1896, Pinchot fut le seul non-scientifique à siéger dans la commission de sept membres⁽¹³⁾ mise en place par l'Académie nationale des sciences pour réfléchir sur la forêt et proposer une politique. En 1897, il devient conseiller (« special agent ») du département de l'Intérieur⁽¹⁴⁾ pour les questions forestières, avant d'être nommé en 1898 à la tête de la division forestière⁽¹⁵⁾ du département de l'Agriculture (11 agents), qui devint en 1901 le bureau des affaires forestières, doté d'environ 200 agents. Il initia à ce titre un important programme d'assistance aux propriétaires privés, misant sur l'information et la formation pour faire évoluer les pratiques⁽¹⁶⁾.

Pinchot était un ami très proche du président Theodore Roosevelt⁽¹⁷⁾ (1858-1919, qui succéda en septembre 1901 au président McKinley, assassiné), avec lequel il partageait beaucoup d'idées, écrivant tout ou partie de ses discours sur la forêt et sur la conservation, et le conseillant activement, au point qu'il est parfois difficile de distinguer ce qui relève du président et de Pinchot dans la politique des années 1901-1909 concernant les forêts et les autres ressources naturelles. Cette relation privilégiée permit la transformation du bureau en service fédéral des forêts

(11) « *Biltmore forest, The Property of Mr. George W. Vanderbilt ; an Account of Its Treatment, and the Results of the First Year's Work* » ; il s'agit d'une présentation "avantageuse" et assez publicitaire, à l'occasion d'une grande foire-exposition à Chicago en 1893.

(12) Qui lui succéda à la tête de l'US Forest Service de 1910 à 1920, après avoir été doyen de la faculté de foresterie de Yale, fondée par la famille Pinchot.

(13) Il y fit la connaissance de John Muir, naturaliste réputé, membre associé (sans voix délibérative, à sa demande) de cette commission. Leurs relations complexes, marquées par de l'admiration réciproque (Muir se situant dans la posture d'un mentor), par un combat partagé contre l'exploitation forestière sauvage et une passion commune pour les longues excursions dans de grands paysages naturels, et par de l'amitié dans un premier temps, ne masquèrent jamais des divergences profondes d'analyse (moins de perception émotionnelle), conduisant très progressivement à une rupture et à des polémiques publiques, les deux hommes durcissant leurs analyses et leurs prises de parole publiques. Le rapport de la commission de 1896 refléta davantage les thèses de Muir que celles de Pinchot : la priorité y fut donnée à la mise en réserves intégrales de vastes forêts encore non touchées. Suivie d'effets par les présidents Cleveland et McKinley, cette politique est à l'origine des « réserves forestières » confiées au département de l'Intérieur.

(14) Département ministériel en charge des terrains publics non encore rétrocédés à des particuliers.

(15) Dédiée à proposer son expertise aux propriétaires privés pour élaborer des plans de gestion ; à l'expérience, ces plans de gestions étaient peu suivis d'effet.

(16) *A posteriori*, il fut très dur avec les résultats de cette politique, les plans de gestion forestière ne modifiant pas significativement les décisions pratiques des propriétaires, et le recours aux grandes coupes rases sans reconstitution. Il développa ultérieurement (discours de 1910) l'idée que la fiscalité pouvait être un outil au service de son objectif, en ne taxant chaque année que le sol, mais en taxant le bois au moment de la coupe. De même, il demanda en 1910 de séparer la propriété du sol de celle du sous-sol, pour mieux gérer les intérêts publics à l'ouverture de nouvelles mines sur des terrains forestiers.

(17) Leur amitié date du mandat de Theodore Roosevelt comme gouverneur de l'État de New York (1898-1900) : tous deux ont grandi à New York, dans des familles patriciennes très riches, voyageant beaucoup à l'étranger, et sont à la fois francophones et germanophones ; ils ont tous les deux perdu une femme passionnément aimée ; ils sont également passionnés par les sciences naturalistes et par les activités physiques intenses de plein air. Ils sont tous deux des républicains progressistes très engagés dans la lutte contre la corruption au sein de leur propre parti. La vieille garde conservatrice du Parti républicain crut se débarrasser de Theodore Roosevelt en l'élisant au poste de candidat à la vice-présidence des États-Unis, poste sans aucun enjeu : l'assassinat de McKinley en décida autrement.

(US Forest Service, ou encore USFS) en 1905, avec le transfert de 35 millions d'hectares de « réserves forestières », jusque-là sous la responsabilité du département de l'Intérieur.

En 1907, alors que le Congrès avait mis une échéance au pouvoir qu'avait l'administration Roosevelt pour sauvegarder les terrains que les compagnies privées réclamaient, le président et Pinchot leur donnèrent le statut de « forêts nationales » quelques minutes avant la fin du délai fixé par le Congrès. Par ailleurs, Pinchot obtint à cette même occasion que les revenus découlant de la gestion des forêts fédérales alimentent un fonds dédié à l'amélioration et à l'extension des forêts publiques. Il se révéla un organisateur hors pair, structurant le nouveau service qui crût en 5 ans de 820 à plus de 2 500 agents, se préoccupant de leur formation à leurs nouvelles missions et écrivant à cet effet en 1907 *The Use of National Forests*, appelé familièrement « *The Use Book* », insistant notamment sur la protection de la productivité biologique, mais aussi sur le bien-être des populations locales et des travailleurs en forêt.

Pinchot et McGee (cf. infra) préparèrent dès l'automne 1907 la tenue d'une grande conférence des gouverneurs des États américains, qui se réunirent durant trois jours à la mi-mai 1908, à la Maison blanche. Les invités écoutèrent des conférences et présentèrent leurs réflexions et initiatives en matière de conservation des ressources naturelles, comprises comme les terres (notamment agricoles), les rivières et voies d'eau, les forêts, les sols et les ressources minières. Ils adoptèrent une déclaration solennelle, appelant à la mobilisation conjointe des États et du niveau fédéral pour « *préserver et accroître la beauté, la santé et le caractère habitable du pays* », affirmant que « *ces sources de la richesse nationale existent pour le bénéfice du Peuple* » et « *qu'aucune mainmise sur ces ressources naturelles ne doit être tolérée* ». L'exercice de la propriété forestière privée y était présenté comme accompagné de responsabilités liées à l'intérêt public, et devant faire l'objet de lois visant à la protection et au renouvellement de ces forêts. Dans la foulée, des commissions chargées de décliner ces politiques de conservation des ressources naturelles furent mises en place au niveau fédéral et dans la plupart des États. Le président Roosevelt s'impliqua fortement et fit un discours très remarqué (sans doute largement écrit par Pinchot), mais Pinchot et McGee furent à la manœuvre, Pinchot finançant par ailleurs largement cet événement sur sa fortune personnelle.

Roosevelt, notamment influencé par John Muir, créa cinq nouveaux parcs nationaux entre 1902 et 1908, en plus des cinq déjà existants à cette époque. Pinchot réclama avec insistance de rattacher les parcs nationaux à l'USFS, et dans son dernier message officiel au Congrès, de décembre 1908, le président annonça son intention de le faire. Ce fut le Congrès, majoritairement hostile à Pinchot et à la puissance montante de l'USFS, qui refusa, décidant ultérieurement (1916) la création d'une nouvelle agence fédérale, l'US Park Service, qui se positionna rapidement en rivalité avec l'USFS.

En décembre 1908, le président Roosevelt envoya une invitation aux gouvernements canadien et mexicain, pour une conférence internationale de trois jours en février 1909. L'invitation fut remise en main propre par Pinchot, représentant personnel du président et nommé ultérieurement chef de la délégation des États-Unis. Le format de la conférence et les idées défendues furent très fidèles au modèle de la conférence des gouverneurs qui avait été un grand succès politique et médiatique. Pinchot y fit connaissance de Miguel de Quevedo, forestier mexicain engagé depuis longtemps dans la même démarche que lui, avec néanmoins un accent mis davantage sur le rôle des forêts dans la régulation des eaux que dans la production de bois. Par rapport à la déclaration adoptée par la conférence des gouverneurs, les deux principales originalités de la déclaration de principes tiennent à la mention en premier lieu de l'enjeu de la santé publique (mention de la pollution des eaux, et des risques afférents pour la santé humaine mais aussi animale), et en dernier lieu (après les autres items déjà mentionnés dans la déclaration de 1908) de l'enjeu de la préservation des populations d'oiseaux et de gibier. La création de commissions nationales de la conservation des ressources naturelles fut décidée. Le contexte politique mexicain ne permit



Photo 2 Roosevelt et Muir dans le parc national de Yosemite

Crédit : National Park Service

pas à cette initiative de longtemps prospérer, pas plus d'ailleurs que le contexte politique américain créé par le remplacement en mars 1909 de Roosevelt par Taft. Seule la commission canadienne prospéra.

Le succès de cette conférence nord-américaine conduisit Roosevelt à prendre l'initiative d'une grande conférence mondiale sur la conservation des ressources naturelles, qui devait se tenir à La Haye en septembre 1909. Une trentaine de pays, dont toutes les grandes puissances d'alors, donna son accord pour y participer, mais le nouveau président Taft retira le soutien américain à cette initiative qui fut dès lors abandonnée. Un zoologiste suisse, Paul Sarasin, prit le relais, et une conférence internationale à Berne, en 1913, réunissant 17 pays, décida la création d'une commission consultative pour la protection internationale de la nature, avec l'appui de 14 pays. Mais la Première Guerre mondiale mit fin à cette dynamique. Le président Wilson tenta brièvement, mais en vain, de relancer l'idée. Néanmoins les historiens identifient là la lointaine genèse de la création de l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature).

Quelques minutes avant la fin de son second et dernier mandat, le 3 mars 1909, Roosevelt transféra encore 7,5 millions d'hectares à l'USFS. Au moment du limogeage de Pinchot, le 7 janvier 1910, par le président Taft, l'US Forest Service gérait 149 forêts nationales, pour 78 millions d'hectares. Dans ses Mémoires publiés en 1913, Theodore Roosevelt écrit à son propos : « *Parmi les nombreux, très nombreux responsables publics qui, sous mes mandats, rendirent des services vraiment inestimables au peuple des États-Unis, il fut le premier, et ce en tout.* »

En 1919, Pinchot, en tant que président de la société des forestiers américains (SAF), se lança dans une nouvelle croisade, aux côtés de l'US Forest Service. Constatant le relatif échec des programmes fédéraux misant sur la persuasion pour conduire les propriétaires forestiers privés à gérer leurs forêts « en harmonie avec l'intérêt public », la campagne visait à susciter une législation fédérale plus contraignante. Le résultat (limité) en fut le renforcement des programmes fédéraux existants et une politique d'acquisition de forêts par l'État fédéral (ClarkeMcNary Act).

De 1920 à 1922, il retrouva des responsabilités forestières, en prenant la tête du département des forêts de Pennsylvanie, puis du nouveau département des forêts et des eaux de ce même État ; mais son énergie était désormais tendue vers l'élection au poste de gouverneur. En 1930, Pinchot cosigna avec Bob Marshall⁽¹⁸⁾ et quelques autres forestiers une « Lettre aux forestiers », publiée dans le « *Journal of Forestry* 28 (April 1930) », fustigeant la décadence spirituelle (« spiritual decay ») du monde forestier pour s'être résigné à la poursuite de la déforestation et de la dégradation forestière dans les forêts privées, appelant à un contrôle fédéral ou étatique sur les forêts privées, allant jusqu'à la nationalisation et au reboisement des coupes rases par des chômeurs.

En janvier 1933, sollicité par le nouveau président F.D. Roosevelt pour proposer un « Programme forestier », Pinchot estima qu'il était désormais trop éloigné, et depuis trop longtemps, de la réalité forestière. Il fit donc appel à Bob Marshall pour écrire un premier jet qu'il retoucha sur la forme mais pas sur le fond : ce programme⁽¹⁹⁾ était très fidèle à la tonalité de la « Lettre aux forestiers » de 1930, et n'eut pas plus de succès. L'USFS ne montra par ailleurs pas un enthousiasme exagéré pour la perspective d'une nationalisation à large échelle des forêts privées et proposa, dans le droit fil du rapport sénatorial Copeland⁽²⁰⁾ de 1932 (auquel avait également participé Bob Marshall), un vaste programme de mise en valeur des forêts fédérales existantes, capable de fournir de l'emploi à des centaines de milliers de chômeurs. Cette option fut activée par l'« Emergency Conservation Work Programme », adopté par le Congrès le 31 mars 1933.

De manière récurrente, Pinchot se mobilisa énergiquement chaque fois qu'il fut envisagé de transférer l'USFS du département de l'Agriculture vers un autre département ministériel, généralement celui de l'Intérieur, mais aussi, sous le président F.D. Roosevelt, vers le nouveau « Department of Conservation and Public Works ». Il récusait toute approche fondée sur la simple augmentation de pouvoir du département ministériel qui réclamait ce transfert, en affirmant que le pouvoir n'est pas séparable d'un projet. Or, il n'identifiait pas de projet politique pour les forêts en dehors du département de l'Agriculture.

LES FONDEMENTS DE SA PERSONNALITÉ

Toute sa vie, Pinchot fut un chrétien convaincu et actif, assidu aux offices et à la lecture quotidienne de la Bible, profondément spirituel et même, par certains aspects, mystique. Étudiant, il fut très engagé dans des activités religieuses, prêchant à l'école du dimanche et organisant la vie religieuse de ses condisciples. Il y apprit sans doute à s'exprimer avec aisance en public, et à susciter la conviction de son auditoire. Sollicité par l'association YMCA⁽²¹⁾ il hésita d'ailleurs un temps à s'orienter vers une carrière religieuse de missionnaire. Il resta toute sa vie profondément marqué par le courant social du protestantisme évangélique, et activement partisan de réformes sociales profondes. Dans une lettre de 1914, Pinchot explique que la richesse lui ayant été donnée d'emblée, il n'a eu d'autre choix que d'essayer de la mériter par son travail.

Dans ses publications forestières, à côté d'une affirmation constante de la dimension scientifique de la foresterie, le vocabulaire religieux est spontané, les images et citations bibliques (explicites ou implicites) nombreuses ; il note les convictions religieuses des forestiers qu'il admire. Dans un

(18) Bob Marshall (1901-1939), forestier américain, en poste à l'US Forest Service, socialiste affiché, passionné par la « wilderness » des Adirondacks et de l'Alaska, auteur en février 1930 d'un essai *The problem of the wilderness*, co-fondateur en 1935 de la Wilderness Society.

(19) In : Edgar B. Nixon. — Franklin Delano Roosevelt and Conservation, 1911-1945, volume one, lettre du 20 janvier 1933, pièce 125, pp. 129-132.

(20) « A national plan for american forestry ».

(21) YMCA : Young Men Christian Association.

discours, il compare la réception du discours sur la conservation à celle d'un prêche, bien reçu dans un premier temps mais suscitant résistance et opposition dès qu'il s'agit de le traduire dans sa vie concrète. En 1913, revenu à la vie privée, il publia des monographies de communautés religieuses rurales dans deux comtés du Vermont et de l'État de New York, dans le cadre d'une réflexion sur la pastorale rurale, travail qui sera repris et élargi à 6 000 « paroisses » dans un ouvrage qu'il cosigna en 1919. Toute sa vie, dans ses combats forestiers ou politiques, Pinchot perçoit immédiatement une dimension morale, voire religieuse. Réciproquement, ses nombreux adversaires dénoncent en lui un esprit sectaire, un homme prompt à voir le mal chez les autres, le fondateur autoproclamé d'une église, et la volonté de définir seul une orthodoxie (cf. notamment les réactions à la « Lettre aux forestiers » de 1930).

Intellectuellement et spirituellement, deux domaines inséparables pour lui, Pinchot se situe au croisement des pensées :

— de Henry Drummond (1851-1897), qui chercha à réconcilier sa passion pour les sciences avec sa très forte sensibilité religieuse, et dont le livre *Natural law in spiritual world* marqua Pinchot ;

— du pasteur Walter Rauschenbusch (1861-1918), qui exprime bien l'approche du protestantisme évangélique social : le christianisme n'est pas une religion du salut individuel, mais suppose à la fois un certain style de vie et une responsabilité sociale, liant inextricablement vie religieuse et vie sociale, exigeant à ce titre des réformes sociales⁽²²⁾ qui préfigurent le Royaume de Dieu sur terre⁽²³⁾, dans l'attente du retour du Christ. Il s'agit d'insuffler un esprit religieux dans les mouvements séculiers de réforme ;

— de Richard T. Ely (1854-1943), un économiste anti-socialiste, partisan des thèses de Taylor en faveur d'une approche scientifique du travail et de l'efficacité, défenseur d'une technocratie éclairée, ami de Rauschenbusch, qui milita pour l'application des principes chrétiens dans le traitement des problèmes sociaux et demanda inlassablement plus d'intervention du gouvernement pour remédier aux injustices découlant du capitalisme ;

— mais aussi d'Emanuel Swedenborg (1688-1772), scientifique suédois, inventeur prolifique, philosophe et théologien mystique hétérodoxe, auquel Pinchot se référa durablement après la mort (de tuberculose), début 1894, de Laura Houghteling, sa fiancée qu'il aurait voulu épouser avant son décès, et à laquelle il écrivit régulièrement *post mortem*, durant vingt ans, jusqu'à son mariage avec Cornelia Bryce.

Pinchot resta fidèle toute sa vie à la philosophie chrétienne du « tilling and keeping⁽²⁴⁾ », selon une conception proche du « stewardship » de Lowdermilk⁽²⁵⁾, qui donne corps à sa vision de la conservation, même si, à la fin de sa vie, il insiste davantage sur la responsabilité des hommes de « garder les ressources naturelles comme ils les ont trouvées et comme Dieu les créa ».

Personnalité dominatrice et charismatique, Gifford Pinchot n'était pas une personne facile à vivre. Capable de susciter des attachements profonds et durables, il sait créer un esprit d'équipe parmi ses collaborateurs, mais il est volontiers désagréable, voire méprisant pour ceux qui ne se situent pas à son niveau d'exigence intellectuelle et morale. Dans l'exercice de ses responsabilités, notamment tant qu'il travailla avec T. Roosevelt, il essaie de se modérer, avec plus ou moins de

(22) « Christianity is in its nature revolutionary ».

(23) Dans son livre *The fight for conservation* (1910), Pinchot écrit : « Parmi les tout premiers devoirs de chaque être humain figure l'aide qu'il doit donner pour faire advenir le Royaume de Dieu sur terre. ».

(24) « Travailler la terre (labourer) et la garder en bon état ».

(25) Walter Clay Lowdermilk (1888-1974) : forestier américain qui poursuivit ses études forestières à Oxford et en Allemagne, avant un premier poste dans le Montana, puis une spécialisation dans la lutte contre l'érosion en Chine et en Californie, avant de rejoindre la division de lutte contre l'érosion du Département fédéral de l'Agriculture et de faire un long voyage d'étude en Europe, dans le bassin méditerranéen et au Moyen-Orient en 1938-1939. Proprement intraduisible en français, le terme de « stewardship » (dont il fait en 1939 le XI^e commandement, par référence au Décalogue) insiste sur le devoir moral de l'homme vis-à-vis de la nature, tout en associant l'idée de prestation de service, une connotation juridique de tutelle vis-à-vis d'un "mineur" incapable de se défendre seul, ainsi qu'un net arrière-plan religieux qui se réfère à l'image du Bon Pasteur.

résultat. Mais son conflit avec Ballinger, secrétaire d'État à l'Intérieur, montre la virulence de ses combats et ses talents de manœuvrier, dès lors qu'à l'accusation de trahir la cause de la conservation s'ajoutait le soupçon d'une prise personnelle d'intérêt⁽²⁶⁾.

Respecté et acclamé pour son œuvre forestière et sa « philosophie de la conservation » par une frange « éclairée » de l'opinion publique, il sait également susciter de vives rancœurs de la part de ceux qu'il accuse de ne pas être à la hauteur de la cause de la conservation : ses successeurs à la tête de l'USFS et de nombreux forestiers ne furent pas épargnés, même ceux qui étaient ses amis. Certains historiens américains le rangent dans la catégorie des « reform ministers », c'est-à-dire des réformateurs sociaux inspirés par leur foi chrétienne, qui investirent dans leur œuvre politique un zèle religieux mal régulé.

UN CHARPENTIER EFFICACE DE L'ARGUMENTATION

Durant toute sa vie professionnelle et politique, Pinchot ne cessa de montrer un réel savoir-faire dans la mise en œuvre du programme qu'il s'était donné à la fin de son apprentissage forestier en Europe, adhérant à de multiples associations et en créant de nouvelles, publiant articles (environ 150) et livres (une douzaine) pour « éduquer l'opinion publique » et en suscitant d'autres, participant à des foires-expositions, cultivant des relations parmi les journalistes et les hommes politiques, gérant une vie sociale et mondaine très active au service de ses idées, mobilisant largement sa famille et la fortune familiale. Ainsi sa famille finança-t-elle la création d'un département forestier à l'université Yale, et mit à sa disposition une forêt expérimentale dans les propriétés familiales de Milford. Il créa la Société des forestiers américains. Il fonda en 1909 l'association nationale pour la Conservation⁽²⁷⁾, dont il fut le président et le principal financeur jusqu'en 1925. L'organisation et l'exploitation planifiée et intensive de la Conférence des gouverneurs en 1908 fut un modèle rarement égalé d'événement politico-médiatique au service d'une grande cause.

L'argumentaire politique déployé par Pinchot en faveur de la conservation des ressources naturelles repose sur le caractère fini de ces ressources, dénonce l'immoralité des gaspillages constatés, oppose le bien public aux intérêts privés, invite à se situer par rapport à l'avenir qui sera légué aux enfants d'aujourd'hui. Il insiste fortement sur la dimension morale des choix à faire, fait appel au patriotisme américain, et invoque le progrès de l'humanité et parfois (moins que Roosevelt) la mission civilisatrice et de progrès liée aux valeurs fondatrices de l'Amérique. Il parle également de développement, de préservation, de bien commun et d'efficacité nationale. À l'attention des gens simples, il a su parler simplement, en termes de « wise use », de sagesse pratique dans l'emploi des ressources naturelles, en bon père de famille, comme on dirait en France.

Dans ses prises de parole et ses écrits, Pinchot veilla à ne jamais heurter les personnes qui vivaient dans ou autour des forêts et en exploitaient les ressources naturelles. C'est ainsi qu'il défend publiquement le pâturage en forêt, même si un doute raisonnable existe sur ses convictions profondes en la matière, au vu de ses écrits privés. Il récusait avec vigueur tout soupçon d'être attaché au moindre hectare de forêt, et affirme la légitimité du défrichement, à la condition

(26) Même si la commission sénatoriale d'enquête (dominée par l'aile conservatrice du Parti républicain) lava Ballinger de cette accusation, tout en reconnaissant des imprudences, et en donnant raison sur le fond à Pinchot, recommandant de ne plus céder de terrains publics à des intérêts privés.

Ballinger ne se releva néanmoins jamais de ces accusations et démissionna en 1911. *A posteriori*, tout s'est passé comme si Pinchot avait vu dans ce conflit une occasion de « tomber en beauté ». En recevant sa lettre de licenciement, il s'en est d'ailleurs réjoui, estimant avoir gagné la bataille de la conservation devant l'opinion publique.

(27) Maniant la contre-expertise technique détaillée des dossiers ministériels, le débat devant l'opinion publique, le démarchage régulier des élus, les tactiques de groupe de pression et les procédures contentieuses avec un savoir-faire dont se sont inspirées ultérieurement nombre de grandes associations de protection de la nature américaines.

expresse que ce soit pour exercer une activité agricole familiale. Il se pose en défenseur des communautés rurales contre les grandes sociétés, propriétaires fonciers exploitant les ressources naturelles sans prendre en compte les intérêts locaux sur le moyen et le long terme. Il parle très souvent le langage économique pour se faire comprendre.

Son discours, considéré comme raisonnable et crédible, passe bien auprès des ruraux et, durant les élections au poste de gouverneur de Pennsylvanie, il suscite de fait beaucoup plus nettement l'adhésion des comtés ruraux que des villes, bien qu'il soit l'archétype même du patricien new-yorkais. Ayant atteint de son vivant le statut de symbole iconique d'une grande cause, ses discours prudents n'empêchèrent pas que son effigie soit brûlée en public en Alaska en 1911⁽²⁸⁾ (alors qu'il avait été démis de ses fonctions depuis plus d'un an), lorsque son opposition déterminée à la rétrocession de vastes terrains publics à des intérêts privés, défendue par Ballinger, secrétaire d'État à l'Intérieur, fut considérée comme pénalisant l'économie locale, en bloquant l'ouverture de nouvelles mines de charbon.

Sa politique rencontra de fortes hostilités, et généralement l'opposition du Congrès des États-Unis qu'il sut habilement contourner, avec l'appui tacite ou explicite du président Theodore Roosevelt. Après un premier échec législatif sur le transfert des forêts du département de l'Intérieur vers le département de l'Agriculture, il sut repartir, prendre appui sur l'opinion publique et miser sur le député Mondell qu'il emmena dans une tournée de terrain à Yellowstone. Ce député remit la proposition en débat en réussissant à la faire voter contre l'avis des dirigeants du Parti républicain à la Chambre des représentants.

Même ses conflits personnels furent utilisés avec brio. L'opposition médiatisée avec John Muir le fit apparaître comme quelqu'un de raisonnable, à qui les décideurs politiques et économiques pouvaient faire confiance. Sa bataille spectaculaire de 1909 à 1911 contre Ballinger, secrétaire d'État à l'Intérieur, et implicitement contre le président Taft, « réputés traîtres » à la cause de la conservation et à l'héritage du président Roosevelt, bataille qui conduisit à son renvoi en janvier 1910 pour insubordination, fit de lui un héros de la cause de la conservation, lui gagnant l'opinion publique.

Tout entier mobilisé par la mission qu'il s'était donnée, Pinchot donne le sentiment de contrôler fortement son expression publique orale et écrite, pour ne pas offrir de prises à ses nombreux adversaires. Son œuvre écrite publique (à la différence de ses écrits privés) est avare en grands sentiments, même si, de loin en loin, on y trouve néanmoins des phrases que John Muir ou ses épigones n'auraient pas reniées, très loin de la conception strictement utilitariste de la forêt⁽²⁹⁾ qui est attachée à son nom. Néanmoins, il existe au moins un livre où la sensibilité de Pinchot s'exprime sans retenue, montrant un homme beaucoup plus complexe que l'image qu'il a voulu donner de lui : il s'agit de *To the South seas*, récit de sa longue croisière de 1929 dans les Caraïbes et le sud de l'océan Pacifique⁽³⁰⁾, sur son yacht personnel. Mais il est vrai qu'il s'agissait de sujets et de réflexions pouvant difficilement interférer avec ses combats professionnels et politiques. Un second livre, *Just Fishing Talk*, sur la pêche à la ligne, donne ce même sentiment.

(28) Il est alors stigmatisé comme l'homme qui se soucie plus des arbres que des gens.

(29) « *Trees, apart from their practical side, make for better manhood and womanhood by inspiring higher thoughts and cleaner ideas about life. The spiritual values of loving them and being with them is beyond counting* » (1923, dans *Arbor day Address*). « Les biens que les forêts offrent si libéralement à tous les hommes ne peuvent pas être mesurés en mètres-cubes ou en cordes, en dollars ou en centimes. C'est incommensurable, car cela atteint et élève le plus profond de nous-mêmes... » (1937, dans l'édition révisée de *The training of a forester*). Mais surtout son journal personnel illustre, dès les années 1890, l'expérience esthétique et spirituelle profonde de Pinchot en forêt, notamment face aux vastes paysages forestiers de la « wilderness » des Adirondacks, du Yosemite et, plus généralement, du grand ouest américain, ou face au Grand canyon du Colorado.

(30) Dans ce livre, il demande la création d'un parc national « sur le modèle de Yellowstone » pour protéger *in vivo* la faune et la flore des îles Galapagos.

PINCHOT DANS L'HISTOIRE DES IDÉES : LE PÈRE DE LA « CONSERVATION »

Pinchot se situe dans la lignée du diagnostic dressé par George Perkins Marsh⁽³¹⁾, dont il découvre l'œuvre comme cadeau d'anniversaire de ses 21 ans : l'homme est un agent perturbateur pour l'harmonie de la nature, suscitant partout trouble et dissonance, mais il est encore possible de restaurer écologiquement les dommages causés par son action.

Pinchot, qui ordinairement n'aime pas beaucoup partager le bénéfice de ses idées et identifier des inspirateurs, reconnut l'influence qu'eut sur sa pensée William J. McGee (1853-1912), géologue et anthropologue, chef du bureau fédéral des sols, mais aussi secrétaire très actif de la commission des voies navigables (qui servit d'incubateur à beaucoup des approches relatives à la conservation), avec lequel il travailla activement dès sa nomination à la division forestière. Participant tous deux à de nombreuses commissions mises en place par le président Roosevelt, couvrant des thématiques variées, ils ont tous deux été amenés à dépasser leur champ de compétence initial respectif. Dans son livre *Breaking new Ground* (publié en 1947), de manière un peu surprenante, Pinchot fait état d'une brutale illumination qu'il eut, un jour d'hiver 1907, lors d'une promenade à cheval, rapprochant les thématiques de diverses ressources naturelles (agriculture, forêts, eau, pêche, protection des sols, ressources minières...), percevant l'unité au-delà de la diversité des problèmes propres à chacune d'elles, pour identifier une même approche opérationnelle à développer : le nom de « conservation » fut le produit d'une réflexion en petit groupe, et choisi pour en faire un objet politiquement porteur. Ceci explique que, au départ, les différences entre « conservation » et « préservation » ne sont pas aussi tranchées qu'aujourd'hui, Pinchot, promoteur de la « conservation », parlant aussi de « préservation » et Muir, porte-parole de la « préservation », parlant aussi de « conservation »⁽³²⁾. Dans l'éloge posthume qu'il prononça devant l'Académie des sciences en 1913, Pinchot reconnaît que McGee fut en fait le véritable théoricien de la conservation, et l'auteur principal des déclarations de la conférence des gouverneurs de 1908 et de la conférence nord-américaine de 1909 sur la conservation.

Sa formule clé, qu'il cite abondamment à partir de 1910, relève clairement de l'école de pensée utilitariste de Jeremy Bentham (1748-1822) et Stuart Mill (1806-1873) : « *le plus grand bien pour le plus grand nombre* », mais il la complète pour rajouter « *sur le long terme*⁽³³⁾ », selon une logique assez caractéristique de la pensée forestière, qui rajoute *ipso facto* un critère nouveau de jugement dans la détermination du plus grand bien. Pour Pinchot et les penseurs de son temps, l'identification du plus grand bien relève notamment de professionnels éclairés par la science. À la différence de Bentham et Mill, cette maxime utilitariste ne reflète cependant jamais une grille morale d'appréciation des situations, qui se suffirait à elle-même : sa pensée religieuse ne cesse d'irriguer sa compréhension du plus grand bien et du plus grand nombre, et l'utilitarisme de son approche est clairement enraciné dans sa vision chrétienne anthropocentrée.

L'originalité de son approche est d'avoir été obsédé par la lutte contre les grands groupes industriels qui, en mettant la main sur les ressources naturelles, identifient leur intérêt avec le bien du plus grand nombre, selon une logique qu'il dénonce comme anti-démocratique. S'il est un fil conducteur dans ses prises de position forestières et politiques, c'est le combat contre ce qu'il

(31) Georges Perkins Marsh (1801-1882), homme politique américain, ambassadeur en Turquie puis en Italie durant au total 26 ans, doté d'un esprit ouvert et curieux, découvrant les impacts marquants et souvent irréversibles des sociétés sur le milieu méditerranéen, auteur en 1864 de *Man and Nature*, ouvrage révisé en 1874 sous le titre *The Earth as modified by human action*.

(32) Dans plusieurs livres américains très acquis à la cause de la préservation, Muir est présenté comme « *father of the conservation movement* ».

(33) « *In the long run* », mais il existe également une autre formulation : « *Conservation means the greatest good to the greatest number for the longest time* » (in: *The fight for conservation*, 1910). « *For the longest time* » s'efforce probablement de prendre en compte le caractère fini des ressources naturelles non renouvelables, Pinchot appelant aux économies d'énergies et de minerais.

appelle les « monopoles ». La conclusion pratique qu'il en tire est la nécessité d'une intervention active des pouvoirs publics⁽³⁴⁾, soit pour assumer directement la gestion des ressources naturelles, soit au moins pour en contrôler efficacement la gestion et la distribution. Il convient néanmoins de noter que, pour lui, cette vision n'allait initialement pas de soi : jeune étudiant, il s'insurgeait contre l'interventionnisme de l'État.

Pinchot défend énergiquement ses idées et sa politique, en insistant sur le côté pratique et économique de ses thèses, facile à comprendre par les décideurs et l'opinion publique, avec des formules chocs qui lui furent ensuite fortement reprochées : « *L'objet de notre politique n'est pas de préserver les forêts parce qu'elles sont belles... ou parce qu'elles sont des refuges pour les créatures sauvages de la wilderness,... (mais il est) de faire des foyers (familiaux) prospères. Toute autre considération vient en second lieu.* ». Ou encore : « *La grande affaire en matière de conservation est qu'il s'agit de développement. Il y a eu une incompréhension fondamentale selon laquelle la conservation ne serait rien d'autre qu'une gestion ciblée sur les générations futures. Il ne pourrait pas y avoir de plus grande erreur. La conservation signifie certes la prévoyance pour le futur, mais aussi et en premier lieu la reconnaissance du droit des générations actuelles à user pleinement de tout ce qui leur est nécessaire en matière de ressources dont ce pays est si abondamment doté. La conservation suppose, en premier lieu, le bien-être des générations actuelles et, en second lieu, celui des générations futures.* » (in : *The fight for conservation*, 1910).

Dans son livre-testament de 1946, ses rédactions sont moins brutales : « *Le projet de la foresterie est de faire en sorte que la forêt produise la plus grande quantité possible de toutes sortes de produits et de services, selon ce qui est le plus utile, et de continuer à les fournir génération humaine après génération humaine, génération d'arbres après génération d'arbres. Et plus vous pensez aux services rendus par la forêt, plus vous en prenez conscience, et plus ils vous apparaissent essentiels* ».

En 1896, il s'était lié d'amitié avec John Muir (1838-1914), avec lequel il parcourut certaines des forêts encore non-exploitées du grand ouest américain et partagea l'amitié de Theodore Roosevelt. Ils étaient tous les deux des hommes passionnés de vie au grand air et d'expériences d'immersion dans les immensités forestières. Mais la première rupture vint, dès 1897, à propos du pâturage en forêt. Alors que Muir voyait les moutons en forêt comme des « sauterelles en sabots », Pinchot défendit une pratique « encadrée » dans un article de presse, ce que Muir ressentit comme une trahison, car il affirma que Pinchot lui avait dit partager son analyse⁽³⁵⁾. La seconde rupture, plus profonde et irréversible, débute en 1908, à propos du projet de barrage dans la Hetch Hetchy Valley du Yosemite National Park, pour alimenter en eau San Francisco, en pleine reconstruction après le séisme et le grand incendie de 1906. Pinchot, conseiller influent du président, non seulement ne s'y opposa pas, mais estima publiquement que ce projet répondait à des besoins réels du plus grand nombre, ce qui légitimait le projet. Muir considérait ce projet comme aussi sacrilège que de détruire une cathédrale. La bataille médiatique et politique fit rage jusqu'en 1913, année durant laquelle le Congrès américain approuva le projet, sous le mandat du président démocrate Wilson, à un moment où Pinchot n'était plus aux affaires. Un des proches amis de Muir (R.U. Johnson) estima que Pinchot n'avait jamais cru que le projet irait à son terme. Dans cette bataille devant l'opinion publique,

(34) Il resta toute sa vie fidèle à l'approche formalisée par T. Roosevelt durant sa présidence, approche selon laquelle, face à des enjeux touchant au bien commun, l'homme public n'est borné que par les textes constitutionnels et législatifs qui s'opposent franchement à ses choix, mais peut interpréter largement les textes ambivalents, notamment pour développer une action fédérale qui profite au plus grand nombre.

(35) S'exprimant dans cette brève interview en tant que conseiller spécial forestier du département de l'Intérieur, Pinchot pouvait-il parler autrement ?

se trouve le fondement de la scission durable entre conservationnistes⁽³⁶⁾, « disciples de Pinchot », et préservationnistes, « disciples de Muir ».

LA PENSÉE EN ÉVOLUTION DE PINCHOT

La double accroche de la pensée de Pinchot avec la demande sociale et l'état de la science, caractéristique de son approche « utilitariste », fut pour lui un facteur permanent d'évolution, trop souvent sous-estimé. Comme sa femme Cornelia le répéta, Pinchot était très conscient que les batailles de demain seront différentes des batailles d'hier, et qu'il existe un besoin incontournable de « revitaliser » à chaque génération l'approche de la conservation.

Si sa réflexion prit en compte dès le début le bois, l'eau et les sols, ainsi que le pâturage en forêt, dans la formulation de ses préoccupations et de sa politique forestière, l'écho médiatique et politique du grand incendie de l'Idaho (85 morts et 800 000 ha ravagés), en 1910, l'invita, lui (retiré des affaires publiques⁽³⁷⁾) et son ami Graves qui lui succéda à la tête de l'USFS, à accorder de l'importance à la prévention des incendies de forêts pour répondre aux nouvelles attentes de l'opinion publique. Il suivit en cela la même évolution que l'US Forest Service : confronté à une demande accrue de récréation dans les forêts fédérales du fait de l'augmentation du parc automobile (400 000 visiteurs en 1910, 3 millions en 1917, 11 millions en 1924), mais aussi de la rivalité avec l'US Park Service, la récréation devint un pilier de la politique forestière en 1921, et la « wilderness » fut identifiée comme méritant une reconnaissance particulière dès 1926. Il est d'ailleurs à noter que Pinchot s'associa à deux reprises avec Bob Marshall, porte-parole flamboyant de la cause de la « wilderness » et devenu un ami, dans la « Lettre aux forestiers » de 1930 et à l'occasion du « Programme forestier » de 1933.

Les progrès scientifiques le conduisirent également à adopter un nouveau ton. Dès 1920, il parle de la forêt comme d'une « *société d'êtres vivants, avec beaucoup des qualités des sociétés humaines* ». Dans la révision de son manuel *The training of a forester* en 1937⁽³⁸⁾, après avoir salué la beauté des forêts, il parla explicitement d'écologie forestière, prit en compte les théories de Clements (1874-1945, botaniste américain et grand nom de l'écologie), traita des insectes et de l'ensemble de la faune sauvage, ainsi que des herbacées et des buissons ligneux comme jouant un grand rôle dans la vie de la forêt, et des arbres comme membres des communautés végétales... « *Les forestiers doivent être au fait de ces composantes de la forêt et de leur comportement* » ; « *ils doivent œuvrer dans le sens de maintenir les équilibres de la nature* ». Dans ce contexte, l'avertissement de l'auteur mérite attention : « *Ceux qui sont actuellement établis dans le métier de forestier trouveront dans ce livre une raison de se réorienter dans l'exercice de leur profession.* ». Par ailleurs, à l'issue d'une tournée forestière en septembre 1937 dans le Grand Ouest, il revint, pour certains types de forêts, sur son option en faveur des coupes rases, en prônant une sorte de sylviculture jardinée.

Pour se distinguer d'une vision technique trop étroite de la conservation défendue par l'USFS et certains de ses « disciples », et probablement en partie sous l'influence de sa femme qui lui fut un soutien précieux durant toute sa vie politique, Pinchot évolua à partir des années 1920 vers une approche plus large et vers plus de radicalisme. En tant que gouverneur de l'État de

(36) La distance prise publiquement par Pinchot vis-à-vis de Muir et son insistance à recourir à des arguments liés à l'économie de marché s'expliquent aussi probablement par la nécessité de contrer vigoureusement l'aile conservatrice du Parti républicain, notamment Joe Cannon, le « *speaker* » de la Chambre des représentants, qui menait le combat à la fois contre les idées conservationnistes, et contre Pinchot *ad hominem*, avec le slogan : « *Not one cent for scenery* » (Pas un seul centime pour la beauté des paysages), laissant supposer que les discours « économiques » de Roosevelt et Pinchot étaient soupçonnés de cacher autre chose.

(37) Cf. son discours de septembre 1910 devant le 2^e Congrès national de la conservation.

(38) Avec l'aide de Robert P. Holdworth, de la faculté forestière du Massachusetts.

Pennsylvanie, il commença à parler de « New Conservationism », voulant appliquer les principes de la conservation à la gestion des problèmes sociaux. Durant son discours devant la conférence des Nations unies sur la conservation des ressources naturelles, le 19 août 1949, Cornelia Pinchot déclara d'ailleurs que « *les vrais conservationnistes savent que l'homme lui-même est une ressource naturelle, sans laquelle les autres ressources naturelles ne sont rien* », appelant à « *débattre des problèmes sociaux dont la civilisation et peut-être même l'avenir du monde dépendent* ».

Le dernier combat de Gifford Pinchot fut pour faire reconnaître « *la conservation comme fondement d'une paix permanente* », suivant l'intitulé d'une communication de 1940 devant le 8^e congrès scientifique américain à Washington. Il y rappela que beaucoup de guerres trouvent leur origine dans le besoin ou la volonté de certains peuples d'accéder à des ressources naturelles, et défendit l'idée d'un inventaire de ces ressources naturelles et de leur protection, ainsi qu'un principe de « distribution » et « d'accès équitable » aux ressources naturelles. Il appela à reprendre l'idée de Theodore Roosevelt d'une conférence internationale. À cet effet, il sollicita dès 1940, puis de nouveau à l'été 1944 (lui proposant une lettre d'invitation aux gouvernements), F.D. Roosevelt qui accueillit favorablement cette proposition et lui demanda un mémorandum sur l'organisation d'une telle conférence, mémorandum qui fut remis au président quelques jours avant sa mort.

L'idée fut reprise par le président Truman (lettre⁽³⁹⁾ du 4 septembre 1946 au Conseil économique et social des Nations unies), mais « rabotée » par les diplomates pour ne pas faire d'ombre au Conseil économique et social des Nations unies et à la FAO, nouvellement créés. La première conférence des Nations unies sur la conservation des ressources naturelles eut lieu en 1949⁽⁴⁰⁾, à New York, réunissant environ 700 personnes de 48 pays. Mais, au grand dam de Cornelia Pinchot, intervenante dans le cadre de l'hommage posthume rendu à son mari, cette conférence n'était pas autorisée à adopter de déclaration, ni à adresser des recommandations aux gouvernements⁽⁴¹⁾.

La dernière trace internationale de l'influence posthume de Pinchot fut la pression américaine qui conduisit à rebaptiser en 1956 l'Union internationale pour la préservation de la nature, créée en 1948 à Fontainebleau, en Union internationale pour la conservation de la nature et des ressources naturelles (UICN).

L'ŒUVRE POLITIQUE

Toute sa vie, Gifford Pinchot fit partie de l'aile progressiste du Parti républicain, et ne cessa de s'opposer durement à son aile conservatrice. Avec son frère Amos, il fut un des leaders (et principaux financeurs) du très éphémère Parti progressiste, créé par une scission du Parti républicain pour soutenir la candidature malheureuse de Theodore Roosevelt en 1912 à un nouveau mandat présidentiel, et qui n'aboutit qu'à faire élire un président démocrate (Woodrow Wilson) à la faveur d'une triangulaire : ce Parti progressiste, héraut de la cause de la conservation des ressources naturelles, défendait notamment la limitation du travail des enfants, l'augmentation des salaires des femmes et la création d'une assurance chômage.

(39) La lettre de Truman reprend très fidèlement le raisonnement et le vocabulaire de Pinchot.

(40) Curieusement, cette première conférence des Nations unies est tombée dans l'oubli, et ne fut citée ni à celle de Stockholm (1972), ni à celle de Rio de Janeiro (1992).

(41) Ce choix s'explique aussi par le contexte de la guerre froide naissante, avec la conviction du gouvernement américain que l'équipe préparatoire à la conférence avait été infiltrée par les communistes, le secrétaire exécutif de la Conférence, employé américain des Nations unies, étant convoqué devant un grand jury puis devant une commission d'enquête du Sénat, avant d'être « démissionné ».

Considéré politiquement comme un « radical », parfois critiqué comme « socialiste », Pinchot revint ultérieurement au Parti républicain, et resta longtemps plus modéré que son frère Amos⁽⁴²⁾ et que sa femme Cornelia Bryce. Cette dernière, riche héritière, d'une grande intelligence et féministe militante, fut épousée⁽⁴³⁾ par amour en 1914, après que Pinchot eut fait sa connaissance en 1912, durant la campagne électorale malheureuse de T. Roosevelt, pour lequel elle militait activement, lui apportant le soutien des ligues féministes. Elle l'aida activement durant ses campagnes électorales et ses activités politiques⁽⁴⁴⁾. Il échoua à trois reprises (1914, 1926, 1935) à obtenir l'investiture pour une candidature au Sénat, et une fois à être désigné candidat (contre Hoover) à la présidence des États-Unis, mais il fut élu deux fois (1923-1927 et 1931-1935) gouverneur de l'État de Pennsylvanie⁽⁴⁵⁾.

Il se fit élire en dénonçant la corruption de l'aile conservatrice de son propre parti. Sa base électorale fut les ruraux, les ouvriers et les femmes. Durant son premier mandat, il restaura les comptes publics, réorganisa son administration, réforma le système social en faveur des malades mentaux, créa un système de retraites pour les employés de l'État, intervint avec succès en médiateur durant de grandes grèves ouvrières, et batailla pour l'interconnexion des réseaux électriques afin de combattre les monopoles des compagnies électriques par secteur géographique. Il défendit également avec la plus grande énergie les lois sur la prohibition de l'alcool, s'appuyant en cela sur des ligues féministes.

Durant son second mandat de gouverneur de Pennsylvanie, il recruta deux femmes dans son cabinet, créa la première agence antipollution (Sanitary Water Board), prit des mesures en faveur des noirs (accès aux emplois publics) et des « indiens » (emplois affectés et protection contre les compagnies d'exploitation forestière), créa un système d'aide financière aux aveugles et aux personnes âgées, mit en place un dispositif réprimant les abus des sociétés vis-à-vis des travailleurs (lutte contre les « sweatshops »), et encadra les ventes d'alcool. Mais, confronté à la Grande Dépression, et face à une majorité locale républicaine hostile à l'interventionnisme public, il échoua à créer un système d'indemnisation des chômeurs, idée reprise avec plus de succès par son successeur. Il réduisit lui-même son salaire⁽⁴⁶⁾ et fut un des premiers gouverneurs à solliciter l'aide fédérale pour aider les familles sans revenus, et à mettre en place un grand programme de travaux routiers pour employer les chômeurs, inspirant ainsi le Civilian Conservation Corps, créé en 1933 par le président Roosevelt. Ainsi reste-t-il aujourd'hui 32 000 km de « routes de Pinchot » dans les campagnes de Pennsylvanie.

Durant la Première Guerre mondiale, il se prononça très tôt en faveur d'un engagement américain aux côtés de l'Angleterre et de la France, alors que son frère Amos ne voyait dans ce conflit mondial que la conséquence inévitable de la confrontation des impérialismes européens, dont il fallait rester à l'écart. Il fut un des premiers hommes politiques américains à identifier le danger de l'idéologie nazie et à s'y opposer ouvertement⁽⁴⁷⁾. Il plaida notamment avec vigueur en faveur d'une intervention armée des États-Unis en Europe dès 1940, et pensa contribuer à l'effort de guerre en développant un kit de survie pour les bateaux de sauvetage, reposant sur la pêche et l'extraction d'eau des poissons.

(42) Qui rejoignit, après 1916, le Parti démocrate, avant de s'opposer au « New deal » (trop interventionniste, selon lui) de Franklin D. Roosevelt, d'évoluer vers un anticommunisme et un antisémitisme militants, et de s'engager contre l'intervention américaine dans la Seconde Guerre mondiale.

(43) Ils eurent un fils.

(44) Tout comme il la soutint dans ses tentatives infructueuses pour être élue à la Chambre des représentants des États-Unis, puis au poste de gouverneur de Pennsylvanie.

(45) La loi électorale de l'époque interdisait de briguer un second mandat consécutif.

(46) Alors que la crise économique avait fini par sérieusement réduire la fortune familiale.

(47) Cf. son discours du 27 mars 1933, lu en son nom par sa femme, devant 30 000 personnes à New York, et son soutien aux immigrants juifs venant d'Allemagne.

DISCUSSION SUR L'HÉRITAGE DE PINCHOT

Gifford Pinchot mourut de leucémie le 4 octobre 1946, à l'âge de 81 ans, juste après avoir terminé d'écrire *Breaking new Ground*, qui fut publié en 1947. Ce livre éminemment politique retrace sa formation et ses années d'activité intense dans le domaine forestier, en s'arrêtant à 1910. Il esquisse son testament public dans ce domaine, sans cacher qu'il s'agit d'une relecture subjective de la période. Son titre reprend une formule de Theodore Roosevelt, et signifie quelque chose comme « innover », « ouvrir de nouvelles voies ».

Dans l'histoire de la pensée environnementale, Pinchot, père de la « conservation » est très souvent opposé à Muir, père de la « préservation ». Cette comparaison, enracinée dans l'amitié brisée et dans la confrontation historique des deux hommes, est aussi celle de deux sensibilités, de deux systèmes de pensée et de deux familles de « disciples ». Elle peut aider à mieux comprendre Pinchot et l'histoire de sa postérité intellectuelle et professionnelle.

John Muir a été un homme libre, écrivain lyrique jouissant d'un magistère d'influence, sans jamais avoir été partie prenante de compromis politiques. Admiré par un petit nombre (notamment au sein du Sierra Club⁽⁴⁸⁾) qui ont eu à cœur de conserver ses livres et sa pensée, même lorsque les temps n'y étaient pas favorables, il a pu être redécouvert à partir des années 1960, et réapproprié dans un contexte culturel différent, sans être enfermé dans une « bonne lecture » de l'homme et de son œuvre. N'ayant jamais été en charge de politiques ou d'institutions, sa pensée a pu être source d'inspiration, sans qu'il soit préalablement nécessaire de la dégager de la gangue de compromis et de stratégies datés. L'époque qui a succédé aux « trente glorieuses » redécouvrant l'émotion, l'immédiateté et un certain romantisme, Muir était « prêt à l'emploi ».

Pinchot est un fondateur d'institution et un organisateur, très impliqué dans la vie politique de son temps, écrivant essentiellement pour argumenter et défendre ses idées et ses projets. À ce titre, il eut la chance ou la malchance de susciter des « gardiens du temple », des « exégètes autorisés » de sa pensée et de ses œuvres, focalisés malheureusement sur la seule période de sa grande œuvre forestière, entre 1898 et 1910, et sur ses seuls écrits forestiers de cette période⁽⁴⁹⁾, *Breaking new Ground* excepté. L'USFS a statufié⁽⁵⁰⁾ Pinchot, mais non sans arrière-pensée quant à la justification de ses propres choix dans un contexte fortement évolutif entre 1905 et 1980. L'évolution de la société a rendu par ailleurs difficiles à comprendre certains des fondements de sa pensée et de son action, notamment sa foi chrétienne profonde et son évangélisme social militant, qui mettent désormais beaucoup de monde mal à l'aise.

Par contraste, au-delà de ses « hauts faits » forestiers entre 1898 et 1910, ce qui est au cœur de la dynamique personnelle de Pinchot et, plus encore, l'évolution de sa pensée après 1910, ont été largement occultés, jusqu'aux travaux de Char Miller, au tournant des années 2000, fondés sur l'examen méthodique de tous ses papiers, y compris son journal personnel (1889-1915 et 1936-1946). Au moment de l'émergence du mouvement environnementaliste, il a ainsi été promu

(48) Le Sierra Club est une association américaine écologiste fondée à San Francisco en Californie en 1892 par John Muir dans le but de protéger la Sierra Nevada. Il s'agit de la plus ancienne organisation non gouvernementale dédiée à la protection de l'environnement. L'association a depuis élargi son action au soutien d'un ensemble de mesures de politique écologique. Le Sierra Club emploie environ 500 personnes (source Wikipedia).

(49) À la lumière de la manière peu amène dont Pinchot a traité certains de ses successeurs, dont il a évolué dans sa pensée forestière (plus vite que la politique de l'USFS), et s'est radicalisé socialement en élargissant le concept de la conservation, il n'est pas exclu que, dans le contexte américain des années 1950-1970, il y ait eu un consensus, au sein de l'USFS et des associations forestières qui lui sont proches, pour ne faire référence à Pinchot que dans ses écrits de la période de ses « hauts faits » forestiers.

(50) La création du Pinchot Institute for Conservation, inauguré le 24 septembre 1963 par le Président Kennedy dans la demeure familiale de Gifford Pinchot à Milford (Grey Towers, sorte de manoir à la française), participe de cette démarche. L'évolution récente de cet institut vers un « Think tank » pour l'USFS s'est accompagnée d'une vision plus large de la pensée et de l'œuvre de Pinchot, sous l'égide d'Alaric V. Sample (président depuis 1995).

comme cible privilégiée par certains penseurs influents (dont Roderick Frazier Nash⁽⁵¹⁾), qui l'ont décrit comme un matérialiste utilitariste, incapable de voir dans la forêt plus qu'un supermarché de biens en libre-service, assimilant le fondateur de l'USFS à ce qu'ils reprochaient aux discours et aux actes de l'agence des années 1960-1980.



Photo 3 The Grey Towers House (Milford, Pennsylvanie),
demeure de Gifford Pinchot et siège du Pinchot Institute for Conservation

Crédit : US Forest Service

Quand le discours sur la foresterie multi-usages, un héritage de Pinchot, s'est ainsi trouvé contesté et bousculé par la montée du discours environnementaliste qui avait récupéré Muir, l'USFS n'a pas eu d'autre solution que de promouvoir au tournant des années 1990 un second père fondateur, moins politique, moins institutionnel, Aldo Leopold, dont la pensée vigoureuse alliant réflexion structurée et émotion s'est révélée plus souple et plus inspirante au regard des questions modernes auxquelles les forestiers américains étaient alors confrontés. Aldo Leopold interpelle notamment avec acuité la conception optimiste de la science et l'utilitarisme pragmatique qu'avait Pinchot : « *Il est fait l'hypothèse, à tort selon moi, que les rouages économiques de l'horloge biotique pourront fonctionner sans les rouages qui n'ont pas de valeur économique.* » (*Almanach du comté des sables*, 1949). Mais à la fin de sa vie, Pinchot commençait à évoluer aussi de ce point de vue (cf. supra). Parallèlement, l'écocentrisme de Leopold, par ricochet, rend le biocentrisme de Muir un peu « daté ».

On oppose facilement l'anthropocentrisme assumé de Pinchot au biocentrisme qui se cherche, de Muir, ou la foi chrétienne « étroite » de Pinchot à l'ouverture présumée du panthéisme de Muir. C'est effectivement dire quelque chose de vrai sur leur opposition⁽⁵²⁾, quelque chose de proba-

(51) Professeur d'histoire et d'études environnementales à l'université de Californie Santa Barbara, spécialiste de la « wilderness » (Cf. *Wilderness and the American Mind*, 1967), auteur d'un livre marquant dans l'histoire des idées environnementalistes (*The Rights of Nature : A History of Environmental Ethics*, 1989), infatigable pourfendeur des visions anthropocentriques de la nature, et promoteur d'une vision écocentrique. Dans le prologue de *The Rights of Nature*, Nash insiste sur le lien consubstantiel selon lui entre la « conservation » à la manière de Pinchot, la croissance économique et l'esprit de puissance, en refusant que cette approche puisse avoir quelque chose à voir avec la protection et à plus forte raison la préservation de la nature. Il établit une relation de causalité entre la vision de Pinchot, les coupes rases et « la mise en servitude » de la nature, refusant à l'utilitarisme de Pinchot une dimension éthique et la ramenant à la seule dimension économique.

(52) Il faut néanmoins noter que, au moment du grand conflit entre Pinchot et Ballinger de 1909 à 1911, en pleine crise de la Hetch Hetchy Valley où Muir s'oppose durement à Pinchot, le Sierra Club fondé par Muir se rangea publiquement derrière Pinchot et lui dédia une plaque en bronze : « *Gifford Pinchot, friend of the forest, conservator of the commonwealth* ».

blement plus profond que l'opposition affichée entre « conservationnisme » et « préservationnisme », dont on les a fait les pères spirituels respectifs⁽⁵³⁾.

La bataille d'image n'est pas facilement gagnable pour Pinchot. L'opinion publique moderne n'hésite pas longtemps entre d'une part le patricien, né une cuillère en argent dans la bouche, ami des puissants et politicien lui-même, d'autre part le vagabond génial à l'enfance difficile, à la vie aventureuse, « self-made man » réfractaire aux règles qu'il n'approuve pas.

Mais il faut aller plus loin dans la recherche de leurs différences structurantes, qui font leurs forces et leurs faiblesses respectives. Muir est un individualiste épris de liberté et de grands horizons, qui sait parler à l'individualisme moderne, mais pas forcément aider à construire ensemble un avenir. Il est un homme avant tout séduit par l'héritage naturel du passé et qui peine à imaginer l'avenir. Il est un idéaliste rêveur qui sait faire rêver les autres, et refuse les compromis vécus comme des compromissions⁽⁵⁴⁾. Pinchot veut d'abord dessiner un avenir qui rompe avec les erreurs du passé, sans renier ce qui a su traverser l'épreuve du temps. Il est un homme pleinement solidaire d'une communauté disparate, traversée par des grands élans, mais aussi par des considérations très terre à terre, parfois égoïstes et à courte vue, qu'il s'agit de mobiliser dans une vision prospective et, pour cela, il faut passer des compromis afin de construire une réponse aux défis du temps d'aujourd'hui. Il est fondamentalement un idéaliste pragmatique, un Janus dont on peut aimer une face et détester l'autre, et vice-versa, ou accepter sereinement les deux visages.

Certains historiens nord-américains, et Catherine Larrère⁽⁵⁵⁾ en 2006 en France, font de lui un personnage-clé dans la genèse du développement durable. La redécouverte aujourd'hui d'un homme engagé dans les combats de son temps, à la fois profondément visionnaire et pragmatique, épris de démocratie, qui sut évoluer toute sa vie, tout en restant fidèle à lui-même et à des valeurs exigeantes, invite les forestiers du XXI^e siècle à refaire un bout de chemin avec Pinchot, sans chercher pour autant à lui élever des statues. La richesse de sa personnalité et de sa pensée peut aussi être analysée comme un contrepoids opportun à certaines visions réductrices actuelles de l'écologie politique moderne et même du développement durable, y compris en matière forestière.

Après cinquante ans de règne quasiment sans partage de Muir sur le mouvement environnementaliste, le débat actuel aux États-Unis révèle un Pinchot encore capable d'inspirer de nouvelles approches. La science écologique conduit à penser davantage en termes d'incertitude, de probabilité, de risques, de changement et de mitigation, réhabilitant la capacité humaine de gestion des écosystèmes à n'être pas qu'une force destructrice. L'idée selon laquelle « Nature knows best » est désormais battue en brèche. Pinchot n'est plus seulement un personnage historique, il redevient un inspirateur, même s'il ne peut faire oublier tout ce qu'a apporté Aldo Leopold à la pensée forestière et écologique.

Christian BARTHOD
Ingénieur général des ponts, des eaux et des forêts
en poste au Conseil général de l'environnement
et du développement durable
Membre de l'Académie d'agriculture
Tour Séquoia
F-92055 LA DÉFENSE CEDEX
(christian.barthod@developpement-durable.gouv.fr)

(53) Peut-être faut-il apprendre à accepter que, dans certains cas, le forestier se situe en « disciple de Pinchot » et, dans d'autres cas, en « disciple de Muir », et qu'il soit fécond de naviguer en permanence entre des principes qui « interpellent » et des choix particuliers enracinés dans un contexte géographique, écologique, économique, culturel et social donné, sans chercher en permanence l'unification idéologique. Par ailleurs la conservation, au sens de Pinchot, est probablement proche de ce qui se cachait en France derrière la terminologie des « Conservateurs des Eaux et Forêts ».

(54) Cf. par exemple, son refus d'avoir une voix délibérante dans la commission mise en place en 1896 par l'Académie des sciences américaines, ce qui ne l'empêcha pas de peser de tout son poids sur la recommandation finale.

(55) Catherine Larrère : « Gifford Pinchot qui, à la différence de John Stuart Mill, n'était pas partisan de l'état stationnaire, mais posait en principe que « le fait majeur de la conservation, c'est qu'elle implique le développement » pourrait être considéré comme l'instigateur des éthiques du développement durable », dans *Protection de la nature et éthiques environnementales* (<http://mouvements.info/protection-de-la-nature-et-ethiques-environnementales/>).

BIBLIOGRAPHIE

Une grande majorité des ouvrages mobilisés pour écrire le présent article ont été scannés par différentes institutions américaines et sont en libre accès sur internet : l'adresse des sites où le lecteur peut les consulter est indiquée après les références de l'ouvrage. Certains autres articles n'ont jamais été publiés que sur internet et ne sont pas paginés.

- Addresses and Proceedings of the Second National Conservation Congress at Saint Paul, September 5-8, 1910. — Washington, D.C. : W.F. Roberts Company Printers. — 430 p. — [En ligne] disponible sur : <http://www.gutenberg.org/files/36031/36031-h/36031-h.htm>.
- AHERN (G.P.), MARSHALL (R.), MUNNS (E.N.), PINCHOT (G.), SHEPPARD (W.), SPARHAWK (W.N.), ZON (R.). — A Letter to foresters. — *Journal of Forestry*, 28 (April 1930), pp. 456-458.
- BARTHOD (C.). — Aldo Leopold, forestier américain : une histoire de forêts, de cervidés et de loups. — *Revue forestière française*, vol. LI, n° 6, 1999, pp. 659-670.
- BARTON (G.). — Empire forestry and the origins of environmentalism. — *Journal of Historical Geography*, vol. 27, n° 4, 2001, pp. 529-552.
- CALLICOTT (J.B.). — A brief History of American Conservation Philosophy. — 5 p. — [En ligne] disponible sur : http://www.fs.fed.us/rm/pubs_rm/rm_gtr247/rm_gtr247_010_014.pdf
- CLEVELAND (T. Jr). — The North American Conservation Conference. — *Conservation*, Mar. 1909, v. 15, pp. 159-168.
- Common Goals for Sustainable Forest Management : Divergence and Reconvergence of American and European Forestry / Edited by V. Alaric Sample and Steven Anderson. — 2008. — 399 p. (Actes du colloque international de Nancy en mars 2005 et de Grey Towers, Milford, Pennsylvanie, en juin 2005, à l'occasion du 100^e anniversaire de la création de l'US Forest Service). Version française : Gérer la forêt des deux côtés de l'Atlantique. Divergence et convergence de la foresterie européenne et américaine. — Nancy : AgroParisTech, 2010. — 324 p.
- DRUMMOND (H.). — Natural law in spiritual world. — New York : Hurst & Co. Publishers, 1883. — 285 p. — [En ligne] disponible sur : <http://www.gutenberg.org/ebooks/23334>.
- ELY (R.T.). — Social aspects of Christianity and others Essays. — T.Y. Crowel, 1889. — 132 p. — [En ligne] disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/012176789>.
- FUKUYAMA (F.). — Gifford Pinchot and Sustainable Forest Management. — John Hopkins University. — 6 p. [En ligne] disponible sur : http://cddl.fsi.stanford.edu/sites/default/files/us_forest_service_.pdf
- GILL (C.O.), PINCHOT (G.). — The country church ; the decline of its influence and the remedy, published under the authority of the Federal council of the churches of Christ in America. — New York : Macmillan, 1913. — 222 p. — [En ligne] : disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/001413364>
- GRANT (S.), GIFFORD (P.). — Bridging Two Eras of National Conservation. — [En ligne] disponible sur : <http://connecticuthistory.org/gifford-pinchot-bridging-two-eras-of-national-conservation/>
- LARRÈRE (C.). — Développement durable : quelques points litigieux. — Les Ateliers de l'éthique, volume 1, n° 2, automne 2006. — [En ligne] disponible sur : http://www.lecre.umontreal.ca/wp-content/uploads/2007/01/pdf_03_ATELIERS_VOL1N2_CLarrere.pdf
- L.B. [L. BOURGENOT]. — Un grand forestier américain : Gifford Pinchot. — *Revue forestière française*, n° 1, 1966, pp. 52-54.
- LEOPOLD (A.). — A Sand County Almanac : With Other Essays on Conservation from Round River. — Oxford University Press, 1966 (1^{re} édition : 1949). — 269 p.
- LE TACON (F.). — Développement durable ou gestion durable. — *Revue forestière française*, vol. LXIV, n° 1, 2012, pp. 83-96.
- LEWIS (J.G.). — A Biographical Portrait of Gifford Pinchot. — 3 p. — [En ligne] disponible sur : http://www.foresthistory.org/ASPNET/Places/GreyTowers/Lewis_GPinchot_bio.pdf
- LEWIS (J.G.). — Theodore Roosevelt's cautionary tale. — *Forest History today*, Spring : Fall 2005, pp. 53-57.
- LOWENTHAL (D.). — Forest stewardship : Marsh, Pinchot, and America today. — Pinchot Lecture Series, Grey Towers Press, 2001. — 24 p. + 7 p. de préface.
- MARSH (G.P.). — The Earth as modified by human action. — New York : Scribner, Armstrong & Co., 1874. — 656 p. — [En ligne] disponible sur : <http://www.biodiversitylibrary.org/item/48814#page/683/mode/1up>
- MILLER (C.). — Gifford Pinchot and the making of modern environmentalism. — Island Press, 2001. — 384 p.

- NASH (R.F.). — The Rights of Nature, a history of environmental ethics. — The University of Wisconsin Press, 1989. — 290 p.
- NIXON (E.B.). — Franklin D. Roosevelt and Conservation, 1911-1945. — Hyde Park, New York : General services and administration, National archives and record Service, Franklin D. Roosevelt Library, 1957. — [En ligne] disponible sur : http://www.nps.gov/parkhistory/online_books/cany/fdr/contents.htm
- OSBORN (J.). — Creating the Sawtooth National Recreation Area, Protecting Wilderness. In : Protecting the Sawtooth Country, 1979. — [En ligne] disponible sur : <http://waterplanet.ws/documents/790501/>
- PINCHOT (G.). — A primer of forestry. Part I : the forest. — Washington : Government Print Office, 1900. — 88 p. — [En ligne] disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/008596781>.
- PINCHOT (G.). — A primer of forestry. Part II : practical forestry. — Washington : U.S. Dept. of Agriculture, 1909. — 48 p. — [En ligne] disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/011391317>.
- PINCHOT (G.). — Arbour day Proclamation. In : Arbour day and bird day (April 13 & 20, 1923). — Commonwealth of Pennsylvania, Department of public instruction, 1923. — 31 p. — [En ligne] disponible sur : <https://archive.org/details/arbordaybirddayaoopenn>.
- PINCHOT (G.). — Biltmore forest, The Property of Mr. George W. Vanderbilt ; an Account of Its Treatment, and the Results of the First Year's Work, 1893. — General Books LLC (réimpression par Cambridge Scholars Publishing en 2010). — 34 p. — [En ligne] disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/002006337>.
- PINCHOT (G.). — Breaking new Ground. — New York : Harcourt Brace Jovanovitch, Inc., 1947. — Island Press, 2013. — 542 p.
- PINCHOT (G.). — Conservation as a foundation of permanent peace. — *Nature*, volume 146, No. 3693, 1940, pp. 183-185. — [En ligne] disponible sur : <http://www.foresthistory.org/publications/fht/fhtspringfall2001/pinchotpeace.pdf>.
- PINCHOT (G.). — Government forestry abroad, by Gifford Pinchot. II. The present condition of the forests on the public lands, by Edward A. Bowers ... III. Practicability of an American forest administration, by B.E. Fernow. — [Baltimore] : American economic association, 1891. — 101 p. (article Pinchot : pp. 5-54). — [En ligne] disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/001507112>
- PINCHOT (G.). — Just Fishing Talk, 1936. — 238 p. — [En ligne] disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/001508244>.
- PINCHOT (G.). — The Adirondacks spruce, a study of the forest in the Ne-Ha-Sa-Ne Park with tables of volume and yield and a working-plan for conservative lumbering. — New York : The Critic Co, 1898. — 157 p. — [En ligne] disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/012257693>
- PINCHOT (G.). — The conservation of natural resources. — Washington : U.S. Dept. of Agriculture, 1908. — 12 p. — [En ligne] disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/011391300>.
- PINCHOT (G.). — The fight for conservation. — New-York : Doubleday, Page and Co, 1910. — 152 p. — [En ligne] disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/001312819>.
- PINCHOT (G.). — The power monopoly, its make-up and its menace. — Milford, Pa., 1928. — 256 p. — [En ligne] disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/009986662>.
- PINCHOT (G.). — The training of a forester. — Philadelphia : J.B. Lippincott, 1914. — 149 p. — [En ligne] disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/003525746>
- PINCHOT (G.). — The Training of A Forester ; revised edition. — Philadelphia : J.B. Lippincott Co., 1937 (cité dans Char Miller, Making of modern environmentalism, 2001).
- PINCHOT (G.). — The Use of National Forests, U.S Department of Agriculture, Forest Service, 1907. — [En ligne] disponible sur : http://www.foresthistory.org/ASPNET/Publications/Use_of_Nat_For/
- PINCHOT (G.). — To the South seas. The cruise of the schooner Mary Pinchot to the Galapagos, the Marquesas, and the Tuamotu Islands, and Tahiti. — 1930. — 270 p. — [En ligne] disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/009063371>.
- PINCHOT (G.), ASHE (W.W.). — Timber trees and forests of North Carolina. — Winston, M.I. & J.C. Stewart, public printers, 1897. — 227 p. — [En ligne] disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/001507590>.
- PINCHOT (G.), GRAVES (H.S.). — The white pine : a study, with tables of volume and yield. — New York : Century, 1896. — 102 p. — [En ligne] disponible sur : <http://catalog.hathitrust.org/Record/002005047>.
- PINCHOT INSTITUTE FOR CONSERVATION. — Gifford Pinchot. — [En ligne] disponible sur : http://www.foresthistory.org/ASPNET/Places/GreyTowers/FS-327_GiffordPinchot.pdf.
- Proceedings of the Conference of Governors in the White House, Washington D.C., May 13-15, 1908. — Government Printing Office, 1909. — 429 p. [En ligne] disponible sur : <https://archive.org/details/proceedingsofconoocnuoft>.

- RAUSCHENBUSCH (W.). — Christianity and the Social Crisis. — New York : The Mac Millan Company, 1907. — 427 p. — [En ligne] disponible sur : <https://archive.org/details/christianitysocioorausiala>
- SHEFFIELD (J.). — Theodore Roosevelt, « Conservation as a national duty » (13 May 1908). — *Voices of Democracy*, 5, 2010, pp. 89-108.
- The McGee memorial meeting of the Washington Academy of Sciences held at the Carnegie Institution, DC, December 5, 1913, 120 p. — Baltimore : William & Wilkins Company, 1916. — 121 p. — [En ligne] disponible sur : <http://www.biodiversitylibrary.org/bibliography/30488#/summary>
- TUCKER (W.). — Progress and Privilege : America in the Age of Environmentalism. — New York : Anchor Press-Doubleday, 1982. — 314 p.
- UNITED NATIONS. — Proceedings of the United Nations Scientific Conference on the Conservation and Utilization of Resources, 17 August - 6 September 1949, Lake Success, New York, vol. I, Plenary Sessions. — United Nations Ed., 1950. — 431 p. — [En ligne] disponible sur : <https://archive.org/details/proceedingsoftheo29855mbp>
- WIMBERLEY (E.T.). — Conservationism, Preservationism and Environmentalism, Convergent and Divergent Theological Foundations, in Religion and the Environment / Edited by Ronald A. Simkins. — *Journal of Religion & Society*, Supplement Series 3, 2008, pp. 66-95.
- YORK (K.). — Gifford Pinchot (1865-1946). — [En ligne] disponible sur : <https://sites.google.com/site/thoreauandwilderness/American-Nature-Writing/gifford-pinchot>.

REDÉCOUVRIR GIFFORD PINCHOT (1865-1946) [Résumé]

Né en 1865, Gifford Pinchot est issu d'une famille d'ascendance française qui fit fortune notamment dans l'exploitation minière des forêts de Pennsylvanie. Diplômé de l'université Yale en 1889, il partit en Europe étudier la foresterie durant 13 mois, sur l'invitation de son père, avec l'intention d'en faire son métier, situation qui n'existait alors pas aux États-Unis. Il fut ensuite gestionnaire forestier salarié, puis consultant installé à son propre compte, avant de se faire connaître par ses écrits et d'être en 1896 le seul membre non scientifique d'une commission *ad hoc* de l'Académie nationale des sciences sur la forêt, où il rencontra John Muir. Devenu conseiller spécial du département de l'Intérieur pour la forêt, puis chef du bureau des forêts du département de l'Intérieur, il fut le premier chef de l'US Forest service créé en 1905 au sein du département de l'agriculture (USDA) et son organisateur efficace. Très influent auprès du président Theodore Roosevelt, son ami, il élargit sa réflexion et son activité à l'ensemble des ressources naturelles, promouvant une nouvelle approche qu'il appela « conservation », notamment au travers d'une conférence des gouverneurs des États américains, réunie en 1907, puis d'une conférence internationale associant le Mexique et le Canada aux États-Unis d'Amérique. Renvoyé en 1910 pour insubordination, suite à son conflit public avec Richard Ballinger, secrétaire d'État à l'Intérieur du président Taft, il se consacra un temps à diverses activités de « lobbying forestier » avant de se reconvertir à partir de 1920 comme chef du département des forêts, puis du nouveau département des forêts et des eaux de Pennsylvanie. Il se lança ensuite dans une carrière politique, exerçant deux mandats de gouverneur de Pennsylvanie, mais il échoua à se faire élire sénateur, puis candidat républicain à la présidence des États-Unis. En 1940, il lança l'idée d'une conférence internationale sur la *conservation comme fondement d'une paix permanente*, initiative qui conduisit en 1949 à une conférence scientifique des Nations unies sur la conservation et l'utilisation des ressources naturelles. Mais Pinchot était décédé en 1946 d'une leucémie, juste après avoir terminé son « testament forestier », intitulé *Breaking new Ground*. Dans l'histoire des idées, il reste le père de la « conservation » et un des premiers penseurs de la foresterie multi-usages, aux lointaines origines de la foresterie multifonctionnelle moderne. Il est aujourd'hui considéré comme un des précurseurs du concept de « développement durable ». Après une période d'éclipse, il est redevenu une source d'inspiration pour des mouvements très divers aux États-Unis. L'homme, et notamment le penseur forestier, est plus complexe et plus novateur que l'image d'Épinal que l'US Forest Service a longtemps mis en avant.

REDISCOVERING GIFFORD PINCHOT (1865-1946) (Abstract)

Gifford Pinchot was born in 1865 to a family of French descent that made its fortune from mining in the forests of Pennsylvania. He graduated from Yale in 1889 and went to Europe to study forestry for 13 months under the advice of his father with the intention of making forestry his profession – something unheard at the time in the United States. He went on to become a paid forest manager and then a self-employed consultant before acquiring a reputation from his publications and being appointed in 1896 as the only non-scientific member of an ad hoc committee of the National Academy of Sciences where he met John Muir. He became special advisor to the United States Department of Agriculture's Division of Forestry and then head of the US Forest Service that was established in 1905 at the USDA, where he efficiently organised the new service. He was a friend of President Theodore Roosevelt on whom he had a strong influence. He broadened the scope of his investigations and activities to all natural resources and promoted a new approach that he referred to as "conservation", in particular through the Conference of Governors, which met in 1907, and then through an international conference that brought together Mexico, Canada and the United States. He was fired in 1910 for insubordination following his public conflict with Richard Ballinger, Secretary of the Interior for President Taft. Thereafter he spent some time on various forest lobbying activities before being appointed in 1920 to the position of State Commissioner of the Forestry Division, and then of the new Inland Waterways and Forestry Department of Pennsylvania. He then embarked on a political career, and became governor of Pennsylvania for two terms, but was unable to get himself elected as Senator, before unsuccessfully running for the presidency as the Republican candidate. In 1940, he came up with the idea of an international conference on conservation as a foundation of permanent peace, which eventually led in 1949 to the holding of a United Nations Scientific Conference on the Conservation and Utilization of Resources. But Pinchot had died of leukaemia in 1946 soon after finishing his "forestry testament" called *Breaking new Ground*. In the history of ideas, he remains the father of "conservation" and one of the first theoreticians of multi-use forestry, i.e. the roots of modern day multi-functional forestry. He is now considered one of the forerunners of the concept of "sustainable development". After falling into oblivion for a time he once again became source of inspiration for some very different movements in the United States. As a man, and especially as a forestry theorist, he is more complex and innovative than the cliched image of him that the US Forest Service presented for a long time.
